

 [Mon compte](#)

[Menu](#) [Société](#) [Politique](#) [Monde](#) [Ecologie](#) [Economie](#) [Idées](#) [Cultu](#)

ECONOMIE , SOCIAL

« Peut-être que le “Titanic” va s’en sortir ! » : comment les ouvriers retraités continuent la lutte

Propos recueillis par Agathe Ranc

Publié le 3 octobre 2024 à 8h00



Manifestation du 1er mai 2024 à Auch. JEAN-MARC BARRERE / HANS LUCAS VIA AFP

[Lire plus tard](#)

 [Commenter](#)

 [Google Actualités](#)

 [Partager](#)

 [Offrir cet article](#)

Temps de lecture : 9 min. | ABONNÉ

Entretien Le sociologue Nicolas Renahy a enquêté auprès de militants retraités de l'usine Peugeot de Sochaux, la plus grande de France à la fin des années 1970, et dresse, dans son essai « Jusqu'au bout », le portrait d'une génération d'ouvriers qui lutte encore. Entretien.

Près de vingt ans après « [les Gars du coin](#) », son enquête sur une jeunesse populaire rurale, c'est auprès d'un groupe d'ouvriers syndiqués à la retraite que le sociologue Nicolas Renahy nous conduit dans « Jusqu'au bout. Vieillir et résister dans le monde ouvrier » – qui paraît ce 3 octobre à La Découverte. Bruno, Clairette, Christian et les autres « *vieilles branches* », anciens de Peugeot Sochaux-Montbéliard, n'ont pas cessé de militer une fois la porte de l'usine passée pour la dernière fois. De tous les combats, ils tentent de transmettre leur engagement mais aussi d'entretenir les liens de solidarité très forts qui les lient. « *Comment prolonger leur engagement et les appartenances sociales qui vont avec, tandis que le monde ouvrier qui a été le leur et qui a bercé tant d'espoirs est en train de disparaître sous leurs yeux ?* », interroge le sociologue. Entretien.

Après la jeunesse rurale des « Gars du coin », pourquoi avoir choisi d'enquêter sur des ouvriers retraités ?

Publicité

Nicolas Renahy Je suis arrivé à Montbéliard, chez Christian Corouge, ancien ouvrier de Peugeot-Sochaux et syndicaliste CGT, avec l'idée d'enquêter sur les usages sociaux des forêts. J'ai été saisi par son énergie et par celle de toute la section des retraités cégétistes de l'usine. Elle compte près de 120 membres dont une trentaine qui se réunit tous les mois. A 70 ans de moyenne d'âge, ils sont de toutes les actions militantes locales. Ce groupe m'a semblé être un miroir grossissant du monde ouvrier contemporain : en déclin, vieillissant, mais toujours moteur des luttes sociales.

Christian Corouge est une personnalité particulière, un sociologue amateur, ou un « *établi chez les intellos* » pour reprendre les termes de la sociologue Francine Muel-Dreyfus. Il a tout de suite compris les enjeux de mon travail, qui s'inscrit d'ailleurs dans une filiation intellectuelle : je l'ai connu par le sociologue Michel Pialoux, grâce à qui j'ai réellement compris le sens de la sociologie il y a trente ans, et qui a enquêté dès les années 1980, seul puis avec Stéphane Beaud, auprès des ouvriers de Peugeot-Sochaux. Certains des retraités que j'ai rencontrés figuraient donc déjà dans des chapitres de « la Misère du monde », dirigé par Pierre Bourdieu, ou dans « Retour sur la condition ouvrière », du tandem de sociologues.

Qu'est-ce qui a changé depuis ce « Retour sur la condition ouvrière » ?

Les processus analysés par Stéphane Beaud et Michel Pialoux se sont accentués. A la fin des années 1970, Peugeot-Sochaux était la plus grande usine de France, avec 40 000 salariés dont 30 000 ouvriers. Aujourd'hui, elle emploie 5 400 personnes dont moins de 3 000 ouvriers, et quelques centaines d'intérimaires. La politique de la main-d'œuvre a changé : l'activité de l'usine a été externalisée encore davantage, ce qui a permis de finaliser le processus de déstructuration des groupes ouvriers. Le toyotisme [*une forme d'organisation du travail mise en avant par Toyota en 1962, NDLR*], et les nouvelles méthodes de management y ont contribué dans les années 1980 à et se sont prolongés depuis. Dans « les Gens d'usine », l'historien Nicolas Hatzfeld décrivait Peugeot-Sochaux comme le cœur de la région. Ce n'est plus le cas. Pour la jeunesse locale, Peugeot, filiale du groupe Stellantis depuis 2021, n'est plus un avenir. Les jeunes y vont en intérim, ou vont chercher du boulot en Suisse. Ceci étant, le monde ouvrier n'a pas disparu puisqu'il représente toujours en France 20 % des actifs, contre 30 % il y a trente ans. Depuis la crise des grandes industries (automobile, métallurgie,

sidérurgie...) ce renouvellement s'est beaucoup fait sur le secteur de la logistique.

Quel impact ces transformations ont-elles eu sur le syndicalisme ?

Dans ces nouvelles conditions d'emploi, la culture syndicale est plus difficile à transmettre. A l'origine, sur une chaîne de montage, les ouvriers pouvaient trouver du temps pour respirer, accélérer la cadence pour s'offrir une pause. Aujourd'hui, il y a 30 mètres d'écart entre deux ouvriers : il est devenu impossible de discuter pendant le travail.

Les retraités militants que j'ai rencontrés sont tous très inquiets de l'état de leur syndicat, qui a enregistré aux dernières élections professionnelles le pire score de son histoire à Sochaux (18 %). Bruno Lemerle, le secrétaire de la section retraités, a cette image : « *Des fois, on pense quand même qu'on est l'orchestre du "Titanic" !* » Quant aux militants CGT toujours en emploi au sein de l'usine, ils ont du mal à s'impliquer pleinement. Le poids de ces retraités charismatiques peut être écrasant. Mais la transmission se fait. Au milieu de l'enquête a eu lieu la mobilisation contre la réforme des retraites : pour Christian, c'était « *la mobilisation qui manquait* » aux quarantenaires du syndicat. Malgré l'échec de cette mobilisation, l'effervescence de la lutte et son ampleur les ont métamorphosés. Le monde ouvrier militant ne sera jamais ce qu'il a été jusqu'à la grande grève de 1989. Les anciens en sont bien conscients mais gardent espoir. Bruno, toujours plein d'humour, dit ainsi : « *Peut-être que le "Titanic" va s'en sortir !* ».

Vous parlez de « contre-élite ouvrière » pour décrire cette génération d'anciens ouvriers. Qu'a-t-elle de spécifique ?

Leur spécificité, c'est qu'il s'agit de soixante-huitards. Ces femmes et ces hommes sont d'anciens élèves du primaire qui ont rapidement quitté l'école alors que s'opérait la première massification scolaire des années 1960, et qui ont commencé à travailler quand Peugeot recrutait en masse des gens peu qualifiés ou déqualifiés. Elles et ils ont évolué dans un moment d'ouverture culturelle importante, et dans une période de politisation très forte. Des maoïstes s'établissent en usine, des cinéastes comme Jean-Luc Godard et Chris Marker s'intéressent à la question ouvrière, viennent faire des films avec les ouvriers au sein des groupes Medvedkine ... Cette alliance de classes entre intellectuels et ouvriers est exceptionnelle.

C'est aussi l'époque du développement du Livre de Poche, de la création de bibliothèques par les syndicats de l'usine. Le comité d'entreprise, où une intersyndicale CGT-CFDT devient majoritaire en 1966, monte aussi des colonies de vacances, et un centre de loisirs où les chanteurs et chanteuses engagés de l'époque viennent se produire. Cette spécificité générationnelle, cette parenthèse, s'est refermée doucement. Il y a bien eu des formes de transmission avec les enfants de ces ouvriers des années 1970. Mais ce moment de rencontre interclassiste reste très spécifique.



Des employés de l'usine Peugeot manifestent, le 13 novembre 1981, devant l'entrée de l'usine

automobile Peugeot de Sochaux. JEAN-CLAUDE DELMAS / AFP

La grande grève automobile de 1989 est un moment structurant pour ce groupe, que certains appellent « les 89 ». Qu'est-ce qui s'y est joué ?

Cette grève a solidifié le groupe et lui donne une certaine place dans la section syndicale. Elle a débuté à l'usine Peugeot de Mulhouse en septembre, avant de s'étendre à Sochaux-Montbéliard. Les grévistes demandaient notamment des augmentations de salaire à la fin d'une décennie 1980 qui a été dure pour un groupe ouvrier abîmé et fragilisé par l'échec de la grève de 1981, et par les méthodes de management mises en place à sa suite. Mais le mouvement rencontre alors une forte sympathie des journalistes des médias locaux et nationaux. « Le Canard enchaîné » [publie la déclaration d'impôts](#) du patron de Peugeot Jacques Calvet ; le secrétaire général de la CGT [Henri Krasucki est filmé](#) lorsqu'il vient remettre le chèque du million de francs récoltés dans toute l'Europe aux grévistes de Sochaux... Ce sera la dernière grande grève victorieuse pour les ouvriers et les ouvrières que j'ai rencontrés, la « *der des ders* », comme l'a appelée Bébert, un ouvrier gréviste qui a écrit une chronique de la lutte. Tous sont très nostalgiques de ce moment de rare victoire de la classe ouvrière de la fin du XX^e siècle.

Les ouvrières y ont tenu un rôle particulier.

Dans les années 1970-1980, les ouvrières représentent environ 20 % des effectifs ouvriers à Peugeot-Sochaux, et sont majoritaires dans certains ateliers. Pour certains syndicalistes de cette contre-élite ouvrière, il est essentiel qu'elles aussi deviennent des militantes. Toute une génération de femmes va accéder à des mandats syndicaux dans les années 1970. Lorsque survient la grève de 1989, elles sont formées à la lutte, leurs enfants ont grandi, elles ont parfois divorcé – le militantisme a un coût important pour les femmes. Autant avec les patrons qu'avec le patriarcat, elles veulent « *en découdre* », pour reprendre l'expression de l'historienne Fanny Gallot. Elles vont créer des chants, narguer les ouvriers qui restent à leur poste de travail... Ces femmes ont pris à ce moment-là une étoffe qu'elles ont gardée jusqu'à la retraite. Elles sont aujourd'hui centrales dans le groupe, car ce sont souvent elles qui « restent » plus longtemps que les hommes, dans un milieu ouvrier où [l'on meurt plus jeune](#) – à l'âge de 35 ans, la différence d'espérance de vie entre cadres et ouvriers est de plus de six ans pour les

hommes, de trois ans pour les femmes. Le problème, souligne un des retraités, c'est que certains ont cru que le boulot de féminisation et d'égalité était fait dans les syndicats. Mais ce travail n'est jamais acquis, chaque génération doit le refaire.

A lire aussi



Entretien Grèves des femmes : « Que se passe-t-il si on s'arrête toutes ? »

ABONNÉ

Parlons du quotidien de ce groupe de retraités. Au-delà du militantisme, la question de la solidarité qui les unit parcourt tout votre ouvrage. Prendre soin les uns des autres, c'est aussi une forme de lutte ?

C'est une lutte et un réflexe pour des classes populaires qui ont peu de capital économique, symbolique, mais aussi social : les enquêtes statistiques montrent que la plus forte probabilité de connaître l'isolement se situe au bas de l'échelle sociale. Le combat syndical consiste donc aussi à mettre en place des solidarités quotidiennes, avec les amis du syndicat ou les voisins, avec cette idée : en tant que groupe dominé, si on ne s'allie pas un minimum, on est foutu. Lorsque le conjoint d'un syndiqué décède, les responsables du syndicat témoignent de l'engagement du défunt au crématorium, les camarades les plus proches lui viennent en aide... Au quotidien, c'est aussi réparer des voitures, apporter du bois, préparer des repas, prendre des nouvelles. Ce groupe a réussi à recréer une forme d'action qui passe par la mobilisation et la transmission, mais aussi par le souci de l'autre. Cette attention très forte aux autres donne du sens au combat syndical des retraités.

Des pratiques manuelles soudent aussi les retraités entre eux : les affouages (la coupe de bois en forêt communale), la bricole... Quel rapport entre toutes ces pratiques ?

Etre ouvrier, ce n'est pas seulement travailler sur une chaîne. C'est aussi une appétence pour le faire, une habileté qui se prolonge en dehors de l'usine, pour soi et pour les autres. En cela, Stéphane Beaud et Michel Pialoux avaient raison de revisiter Simone Weil : ouvrier n'est pas qu'un emploi. C'est une condition. Cela prend la forme de la bricole – Christian et ses

copains entretiennent les voitures de toutes leurs copines –, mais aussi des affouages, que Christian pratique depuis trente ans et qui lui permettent de distribuer du bois à son entourage. A l'usine, la « pinaille », ou « perruque », vient rappeler le caractère artisanal du travail ouvrier, même dans la grande industrie. Robert Kosmann, ancien ouvrier chez Renault, historien et auteur d'un livre sur le sujet (« Sorti d'usines », Syllepse, 2018), la décrit comme l'« utilisation de matériaux et d'outils sur le lieu de l'entreprise, pendant le temps de travail, dans le but de fabriquer ou transformer un objet en dehors de la production réglementaire de l'entreprise ». Cela peut être des cendriers, des trousseaux, des tournevis, des gants, en fonction des ateliers... Beaucoup parlent avec nostalgie de cette pratique qui appartenait à une époque exemplaire du pouvoir symbolique de la classe ouvrière, et qui a été emportée au tournant des années 2000.

A lire aussi



Chronique Le vol en entreprise, plus qu'un simple larcin

ABONNÉ

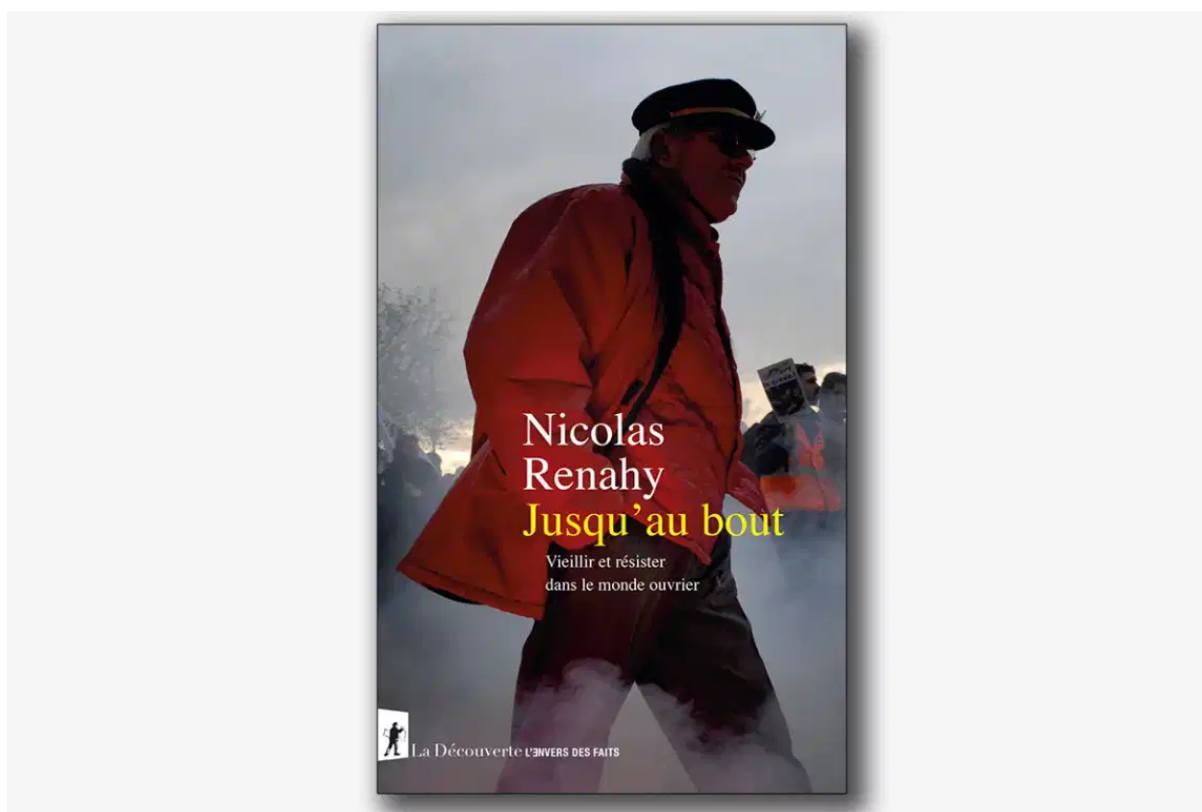
La norme, écrivez-vous, reste de quitter le syndicat lorsqu'on arrête de travailler. C'est ce qu'on fait Gérard et Hamid, anciens OS, deux figures du syndicat. Depuis « la Misère du monde », que leur est-il arrivé ?

A près de 80 ans, Gérard fait un rejet total de tout ce qui renvoie à l'usine parce qu'il n'a pas supporté ce qu'elle est devenue sur la fin de sa carrière. Dans l'article de Pialoux, en 1993, il racontait les collègues qui « mouchardent », les chefs qui « cassaient les groupes », le climat devenu lourd. En prenant sa retraite, il tire un trait complet sur son ancienne vie pour investir les activités rurales comme la chasse ou la pêche, qu'il a poursuivies durant sa carrière. Hamid, lui, racontait le « désarroi du délégué », au moment où des collègues ouvriers faisaient une pétition pour faire licencier un copain de chaîne qui n'arrivait pas à suivre le rythme. Il parle aujourd'hui de son endettement : il touche 1 300 euros et peine, avec son épouse, à joindre les deux bouts. La modicité des pensions des ouvriers retraités est une question centrale.

Alors que l'extrême droite séduit de plus en plus, notamment à Sochaux, dans

les milieux ouvriers mais pas seulement, ce collectif apparaît aussi comme un rempart.

Ces militants cherchent effectivement à être un rempart, notamment en prolongeant les liens avec d'autres milieux sociaux et professionnels, car la lutte contre l'extrême droite se mène aussi en entretenant ces groupes de sociabilité militante. A Sochaux, la CGT retraités a par exemple ouvert l'adhésion à des non-ouvriers et des non-salariés de Peugeot. La sociologie politique a montré que le vote d'extrême droite n'est pas spécifique aux ouvriers et aux classes populaires. Mais son attrait dans ces milieux résulte en partie d'un problème de représentation. Quasiment aucun représentant politique n'est aujourd'hui issu du monde ouvrier, et l'Assemblée nationale est une distorsion complète de la morphologie sociale française. Plus d'un actif sur deux appartient aux classes populaires, pourtant, elles sont invisibles.



« Jusqu'au bout. Vieillir et résister dans le monde ouvrier », Nicolas Renahy, La Découverte, 208 p., 21 euros.

Propos recueillis par Agathe Ranc



Commenter

